

EXPOSITIONS REVIEWS

PARIS

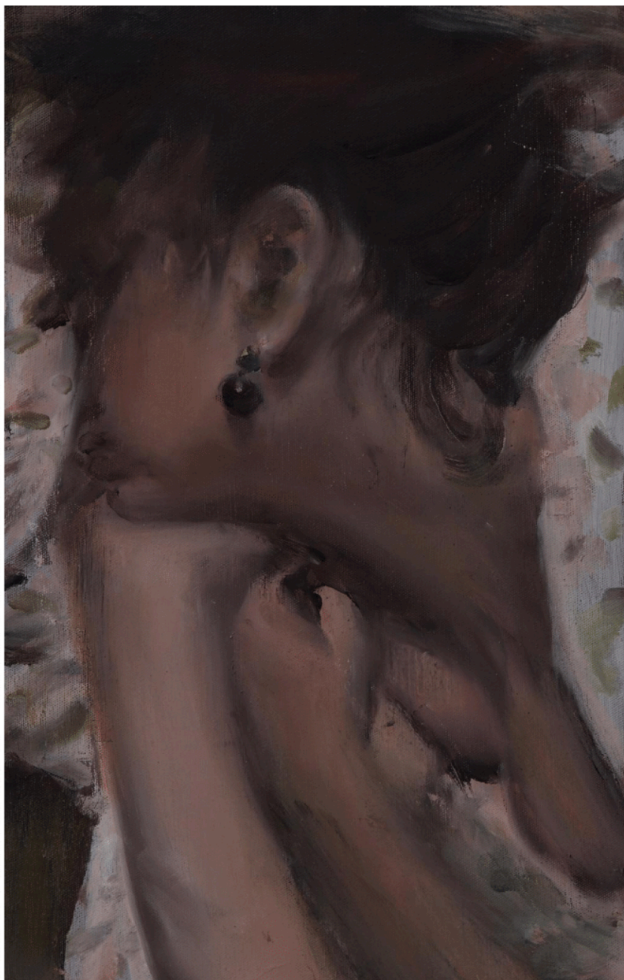
Florin Stefan

Galerie Anne-Sarah Bénichou / 10 mars - 28 avril 2018

Il fait partie des artistes qui ont arrêté puis repris une pratique artistique, la peinture en l'occurrence. Pour lui, l'arrêt s'est fait progressivement, vers 2005, dans une sorte de blocage qui n'était pas lié à un événement ni à une révolution. Il s'est passé six ans pendant lesquels il s'est contenté d'enseigner, sans rien produire. C'est la souffrance d'une rupture amoureuse qui l'a remis au travail, le besoin de recommencer à vivre pleinement qui s'est traduit dans son art. Pour lui, « la recherche du beau est passée du sujet de la peinture à l'intérieur de la peinture elle-même. »

Florin Stefan est né en 1968 en Roumanie et travaille à Cluj, une ville où un groupe d'artistes de sa génération a constitué ce que l'on définit aujourd'hui comme une école de peinture figurative. Florin Stefan a d'abord peint des paysages marqués par le minimalisme. Plus tard, le caractère figuratif de ses nouveaux tableaux l'a surpris lui-même. Sa méthode de travail s'est mise en place naturellement. Il prend quotidiennement un grand nombre de photographies, parmi lesquelles il choisit une image dont il fera une peinture, ajustant certains détails, en retirant ou en ajoutant d'autres.

Dans sa deuxième exposition à la galerie Anne-Sarah Bénichou – la première avait été celle qui avait inauguré les lieux il y a deux ans tout juste –, les œuvres montrent toutes des scènes intimes, dans des intérieurs domestiques, mais elles sont de « tempérament » différent. Certaines sont faites très rapidement comme un superbe buste d'une femme dont on voit à peine le visage tourné, à peine esquissé, ou comme ce baiser échangé entre une autre femme portant le turban d'une odalisque et un personnage qui disparaît dans l'ombre du tableau. Au fond de la galerie, le plus grand tableau de l'exposition semble lui aussi brossé à grands traits : trois femmes sur un lit, dont on devine les corps nus. Pourtant, le fond brun violacé a été longuement préparé et travaillé. Florin Stefan a regardé la peinture classique, on le ressent devant ce spectacle qui rappelle de loin en loin la *Vénus au miroir* de Vélasquez ou l'*Olympia* de Manet. Il est aussi pétri de références cinématographiques, Jim Jarmusch et Richard Serra font partie de ses références pour leurs cadrages et les contrastes de leurs images. Mais les citations ne sont jamais directes, sauf pour un déjeu-



ner sur l'herbe un peu détourné : « Après tout, n'importe qui peut déjeuner sur l'herbe ! »

L'un des tableaux les plus émouvants de l'exposition représente sa mère, debout dans un appartement vide. La touche est beaucoup plus précise, elle semble aussi plus lente. Il raconte qu'il venait d'acheter ce lieu et que sa mère, tout juste veuve, ne l'avait pas encore visité. Entre deux fenêtres métaphysiques, l'une donnant sur des feuillages verts, l'autre vers une cour grise indéterminée, cette femme semble flotter, presque léviter, menue dans sa robe noire. Chaque tableau est une histoire personnelle, mais il n'est pas nécessaire de les connaître toutes pour en percevoir la profondeur.

Anaël Piget

« Mercredi matin », 2017
Huile sur toile. 55 x 35 cm. "Wednesday Morning." Oil on canvas

He is one of those artists who quit and then went back to a practice, painting in this case. He stopped painting little by little around 2005 due to a sort of blockage that arose from neither an event nor a revolution. For six years he contented himself with teaching without producing anything. What brought him back to work was the suffering of the end of a love affair. He felt the need to once again live life to the full, which for him meant making art. He said, "The search for beauty has gone from being the subject of painting to the interior of painting itself." Florin Stefan was born in 1968 in Romania and lives and

works in Cluj, a city where a group of artists of his generation have constituted what today is defined as a school of figurative painting. He started out painting minimalist landscapes. Later, the figurative character of his work surprised even him. His method of work came together naturally. Every day he takes many photos, choosing one as the basis for a painting, adjusting certain details and adding or subtracting others.

In this, his second show at the Anne-Sarah Bénichou gallery (the first was the gallery's inaugural exhibition two years ago), most of the paintings show intimate interior scenes but they differ in "temperament." Some seem almost dashed off, like the superb bust of a woman turning her head whose barely sketched face we can hardly make out, or the kiss another woman wearing an odalisque turban exchanges with someone disappearing into the shadows of the canvas. The show's largest piece, hung at the back of the gallery, also seems to have been roughly painted. It shows three women on a bed; we can make out the naked body of one of them. But the purplish background was meticulously prepared and executed. Stefan has studied classical painting, as is clear when looking, from far away, at his work recalling Velázquez's *Venus at Her Mirror* and Manet's *Olympia*. It's also stuffed with movie references, such as framing and contrasts recalling Jim Jarmusch (and also the sculptor Richard Serra). But the citations are never direct, except for a slightly subverted picnic on the grass: "After all, anyone can picnic on the grass!"

One of the most moving paintings in this show represents his mother alone in an empty apartment. The brushwork is much more precise, and seems to have been slower, too. He explains that he had just bought the place, which his mother, recently widowed, had not yet visited. A slight figure in a black dress standing between two metaphysical windows, one looking out on green foliage and the other on an indistinct, gray courtyard, she seems to float, almost levitating.

Each painting represents a personal story, but we don't need to know much about them to recognize their depth.

Translation, LSTorgoff